This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

295. d.
25.

600096064V

# ÉTUDE

SUR LA

# PRONONCIATION

DE LA

# LANGUE LATINE

AU SIÈCLE D'AUGUSTE,

PAR A. RISPAL,

Ancien Élève de l'École Normale Supérieure : Agrégé de l'Université ; Secrétaire-Général de la Société Havraise d'Études Diverses ; Membre honoraire du Cercle pratique d'Horticulture ; Membre correspondant de la Société d'Émulation de Moulins (Allier), etc., etc.

PARIS
DEZOBRY, Fd TANDOU & Cie,
Libraires-Éditeurs, Commissionnaires, 78, rue des Ecoles.
1863.

295. d. 25

Havre — Imp. Lepelletier, pl. Louis-Philippe.

# ÉTUDE

SUR LA

# PRONONCIATION DE LA LANGUE LATINE

**Au siècle d'Auguste,**

## CHAPITRE PREMIER.

### PROLÉGOMÈNES.

Vouloir, d'après des témoignages écrits et que n'anime plus aucun souffle vivant, restituer la prononciation d'une langue éteinte depuis des siècles, est évidemment une entreprise au-dessus des forces humaines.

Si l'écriture peignait rigoureusement la parole, si tout signe graphique représentait une articulation ou un son invariable, et, réciproquement, si tout son et toute articulation de la bouche humaine n'avait qu'une seule expression écrite, le problème serait peut-être moins difficile à résoudre.

Malheureusement il n'en est point ainsi ; les langues sé-

mitiques, elles-mêmes, dont les consonnes ont tant de fixité, n'ont pu complétement échapper à cette mobilité qui est, après tout, le propre de la nature humaine. Le *Kaleb* (chien) hébraïque devenu *Kelb* chez les arabes, se prononce *Tchelb* à la côte d'Afrique ; et cependant l'orthographe n'a pas varié. *Ghebel* (montagne) s'est transformé en *Djebel* qui a donné naissance au mot *Monte Gibellino* sous lequel les Siciliens,par souvenir des anciens maîtres du pays,désignent le mont Etna.

Un semblable phénomène, mais sur une bien plus large échelle, s'est produit dans nos langues modernes. Le caractère C varie de prononciation selon les nations, les provinces et même selon les mots.

Devant *a, o, u,* il a, presque partout, la valeur de K ou de Q ; devant *e, i,* les italiens le prononcent *tch ;* les allemands, les polonais, *ts* et les français, *s*.

Si, de nos jours, quelques langues, telles que l'Allemand, l'Italien, l'Espagnol et le Russe, ont réussi à produire une perfection relative, en sorte que les signes ne varient de prononciation que selon certaines règles fixes, en est-il de même chez les autres nations de l'Europe ?

Et, sans parler des trop nombreuses irrégularités orthographiques de notre français, nous voyons, à côté de nous, une nation grande et intelligente, où ces irrégularités dépassent tout ce que peut imaginer l'esprit le plus bizarre.

Il serait étonnant qu'il en fut autrement. Les lettres, on le sait, sont d'antiques hiéroglyphes, qui ont fini par perdre leur signification primitive pour devenir phonétiques. Elles furent créées, non par la réflexion, mais avec une sorte de spontanéité. D'abord elles présentaient à l'œil un dessin grossier de l'objet qu'on voulait exprimer. Par quel procédé ont-elles pu, du symbole des objets, passer au signe des sons ? C'est un point sur lequel l'histoire n'a rien appris.

Plus tard les peuples voisins, soit par le commerce, soit par la conquête, ou mieux encore, par la religion, reçurent des caractères créés par un peuple qui avait des habitudes fort différentes d'intonation et d'articulation. Principalement lorsque, environ huit siècles avant l'ère chrétienne, l'invasion phénicienne, personnifiée sous le mythe de KADMUS, apporta l'écriture aux Grecs, les lettres sémitiques purent difficilement exprimer les sons de l'organe *arien*, auquel rien n'avait pu d'abord les approprier.

Sans prolonger cette revue qui ne se rattache qu'indirectement au sujet que je me propose d'effleurer, revenons à la langue latine.

Chaque peuple moderne, possédant des habitudes différentes d'orthographe, prononce à sa façon les langues mortes. Déjà les Italiens, les Espagnols, les Français et les Allemands ont quelque difficulté à se comprendre, quand ils emploient la langue de Cicéron. Mais l'intelligence mutuelle devient radicalement impossible, quand on l'entend prononcer par un Anglais. Il semble que ce peuple défigure à plaisir l'un des plus harmonieux langages qu'ait parlés l'humanité. Par exemple, il détruit parfois la prosodie en faisant d'une voyelle, brève chez les Latins, une diphthongue qui chez eux était très longue. Pourquoi *i* résonne-t-il *aë* dans une bouche anglaise ?

Je m'arrête, car je ne veux ici faire le procès à aucun peuple. Mon but unique est d'essayer de retrouver quelques-uns des sons perdus de cette belle langue latine qui a bercé notre enfance et qui console notre âge mûr dans les déceptions de la vie.

Je veux chercher dans les travaux des anciens eux-mêmes, dans les règles bien connues de la prosodie, enfin dans l'onomatopée, les quelques vestiges épars qui peuvent nous donner une faible idée de ce langage si riche, si sonore et si admirable dans sa phrase synthétique et concrète.

## CHAPITRE II.

### DE L'ACCENT TONIQUE EN LATIN.

Le point le plus essentiel du langage parlé, l'âme, pour ainsi dire, du discours, ce qui lui donne une harmonie saisissante, un sens expressif et vivant, c'est l'accent tonique.

Cet accent était riche et varié dans la belle langue d'Homère ; il faisait hausser ou baisser, musicalement, la voix d'une tierce ou d'une quinte ; il produisait à l'oreille, cette divine mélodie qui fait dire à Horace :

Græcis dedit ore rotundo
Musa loqui.

Il n'est plus le même dans la langue de Virgile. Le grec moderne est, sous ce rapport et sous bien d'autres, fort inférieur au grec ancien. Nous retrouvons cet accent, semblable à celui du latin, dans presque toutes les langues néo-latines ; plus nuancé dans les dialectes méridionaux, plus faible en français, où, pour jouer un rôle moins important, il n'en tient pas moins une place nécessaire.

L'accent tonique a pour effet d'élever la voix sur certaines syllabes, tandis que sur d'autres on l'abaisse ; c'est ce que les Grecs et, à leur imitation, les Latins appelaient : *thesis* et *arsis*.

Quando dicimus *natu*, elevatur vox et est *arsis* in *tu* ; quando vero *ra*, depremitur vox et est *thesis*.

Cette phrase de Priscien nous apprend qu'il faudrait dire *natúra* ou plutôt *natoúra* et non point *naturá*, selon la déplorable habitude des Français.

Mon projet n'est point ici de faire un traité sur l'accent tonique en latin ; il a déjà été fait par le savant Quicherat (à la suite de son remarquable traité de versification latine, onzième édition, 1847) et je m'étonne seulement de le voir si peu connu, si peu suivi.

Je ne veux que protester un instant contre nos usages si funestes à l'harmonie d'une belle langue et à l'étude philologique des dérivations.

Nos écoles, sur ce point, sont restées fort en arrière des écoles étrangères. Les Anglais, bien qu'ils défigurent d'une façon barbare la prononciation des lettres, du moins accentuent bien ; et cela leur est facile, car leurs livres élémentaires indiquent par un signe écrit, la position de l'accent tonique.

Au lieu de cette mode absurde et ridicule, usitée chez nous, de désigner les adverbes et les ablatifs par des accents qui ne servent à rien qu'à induire en erreur sur la vraie prononciation, ne serait-il pas mille fois préférable de ne rien mettre, ou mieux encore, de placer sur les voyelles, le véritable accent tonique et d'exercer les commençants à élever la voix sur la syllabe accentuée ?

Les bienfaits de cette méthode ne tarderaient pas, d'ailleurs, à se faire sentir. L'étymologie se découvrirait plus facilement, nous connaîtrions mieux les origines de notre langue que les élèves de nos lycées ignorent, en général, si profondément.

Est-ce donc en vain que M. Egger, obéissant aux sages prescriptions des nouveaux programmes, a rédigé un livre savant et simple, sous le titre de : *Notions élémentaires de grammaire comparée, pour servir à l'étude des trois langues classiques ?*

Est-ce en vain qu'il y a démontré que le peuple, se conformant naturellement aux sons qu'il entendait et ne savait

écrire ni lire, a reproduit fidèlement l'accent tonique dans les mots anciens de l'usage vulgaire ; tandis que les mots d'origine moderne, venus par le canal des poètes et des savants qui ignoraient, presque toujours, les règles de l'accent, ont perdu toute similitude de prononciation, tout en gardant une ressemblance apparente dans les caractères écrits.

« Remarquons, à ce sujet, que, dans l'altération séculaire des mots, la syllabe accentuée est toujours celle qui résiste le plus ; les autres, précisément parce que la prononciation en est moins forte, tendent à s'affaiblir encore ou même à disparaître : or, l'accent latin, ne portant pas d'ordinaire sur les dernières syllabes, elles étaient plus exposées à cet affaiblissement. De là dans les langues dérivées du latin, tant de voyelles sourdes à la fin des mots, comme l'*o* dans *cammino* (qui même devient *cámmin)* en italien et l'*e* muet, en français ; de là aussi, la disparition de tant de finales, qui semblent absorbées par la force prédominante de la syllabe accentuée : *città* en italien et *ciudad*, en espagnol, pour *civitátem* ; *péril*, en français pour *periculum*, etc. »

(Egger, *Notions de Grammaire comparée*. Ch. II, page 13).

Les peuples qui nous ont précédés sur le sol Gaulois, soumis à la domination romaine, forcés par les vainqueurs de parler une langue étrangère et *barbare* (1) à leurs oreilles, n'entendaient bien nettement que la syllabe où s'appuyait la voix et ne reproduisaient guères que celle-là.

Aussi les terminaisons ont-elles éte fort abrégées, quand elles n'ont pas disparu totalement.

| | | | |
|---|---|---|---|
| *Móbilis* | est | devenu : | *meuble* |
| *Pópulus* | — | — | *peuple* |
| *Fábula* | — | — | *fable* |
| *Lábrum* | — | — | *lèvre* |
| *Léporis* | — | — | *lièvre* |
| *Cúmulus* | — | — | *comle* |

(1) *Barbarus* his ego sum quia non intelligor illis. (Ovid. de Ponto.)

et par suite de l'attraction des lettres, si nécessaire dans les langues Indo-Européennes : *comble.*

| | | |
|---|---|---|
| Le nom propre : | *Sânctus* | *Máximus,* |
| a fourni d'abord: | *Sainct* | *Maixme,* |
| puis, plus tard : | *Saint* | *Même.* |

Avec cette restitution de l'accent, les mots latins conserveraient un rapport plus naturel avec les mots français qui en sont dérivés.

*Rósa* et *rose* ont plus de ressemblance que *rosá* et *rose.*

*Vînum* est presque le français *vin,* beaucoup plutôt que *vinum* prononcé par nous : *vinómme.*

Ainsi l'introduction de ce genre d'intonation serait d'un grand avantage pour saisir les analogies des deux langues, dissimulées parfois sous un luxe de lettres parasites.

Peut-être pourrait-on objecter à cette méthode l'habitude, la routine acquise, et l'étrangeté qu'elle offrirait d'abord. Mais cette étrangeté n'est qu'illusoire. Le chant de nos églises a consacré précisément cette intonation.

On rirait, si le prêtre, au lieu de :

*Dóminus vobîscum*

prononçait, ainsi que nous : *Dominús vobiscúm.* L'ablatif de ce mot, *Dómino,* nous le prononçons comme le jeu de *dominos,* bien qu'il n'y ait aucune analogie dans la signification des deux vocables.

Et cependant, l'accent y est si puissant, que, dans un de nos chants d'églises, il a fait disparaître l'*i* :

*júbe benedícere, Dômne* pour *Dómine.*

De là est venu le titre de *Dom* accordé aux moines, et le *Don* espagnol, et le *Dónna* italien, et le *Dame* français.

Les nouveaux livres d'église, imprimés conformément au rituel romain, portent ces accents marqués, presque partout, à leur place réelle. Il n'y a donc aucune impossibilité à introduire cette notation dans nos éditions classiques et l'habitude, qui devient bientôt une seconde nature, se généraliserait en peu d'années.

La connaissance de la quantité et des règles de la prosodie gagnerait beaucoup à cette mesure.

*Tout mot de deux syllabes,* dit Quicherat, *porte l'accent sur l'avant-dernière.*

Si toutes deux sont brèves, cet accent est *aigu ;* si la dernière est brève et l'avant-dernière longue, cet accent est *circonflexe.*

Par exemple :

| | | |
|---|---|---|
| Nominatif : | *têrra* | *rósa* |
| Ablatif : | *térra* | *rósa* |

Si le mot contient plus de deux syllabes, l'accent reste sur la pénultième quand elle est longue et il remonte sur l'antépénultième, quand la pénultième est brève.

| | | |
|---|---|---|
| Exemples : | *ámbitus* | intrigue, |
| | *ambîtus* | entouré, |
| | *éducat* | il élève, |
| | *edûcat* | qu'il emmène. |

Que de temps épargné aux jeunes élèves et qu'ils perdent à feuilleter les *gradus !*

Que d'équivoques même et de contre-sens évités !

| | | | |
|---|---|---|---|
| *óccidit* | il tombe | *occîdit* | il tue. |
| *málus* | méchant | *mâlus* | mât ou pommier. |
| *ácer* | érable | *âcer* | âcre. |
| *frétum* | détroit | *frêtum* | (neutre de *frêtus*). |
| *pálus* | marais | *pâlus* | pieu, |

et une foule d'autres qu'il serait trop long de citer.

Dans des cas extrêmement nombreux, il serait facile de distinguer des temps de verbes confondus par l'orthographe :

| | | | |
|---|---|---|---|
| *vénit* | il vient | *vênit* | il vint, |
| *légit* | il lit | *lêgit* | il a lu, etc. |

Je ne pousserai pas plus loin ces citations, déjà trop multipliées peut-être. Elles sont d'ailleurs connues, répétées partout, et il semble qu'on les ignore ou qu'on ne daigne pas en tenir compte.

Cependant les avantages de cette réforme, que nous appelons de tous nos vœux, sont immenses. Outre ceux que nous venons d'énumérer, nous pouvons en signaler encore d'autres. La langue française n'est pas la seule qui ait conservé l'accent des Latins. L'italien, l'espagnol, en général tous nos patois méridionaux, débris de l'ancienne langue des troubadours, ont conservé cette harmonie et n'en sont que plus faciles à comprendre pour celui qui connaît l'accent des Latins.

| | | |
|---|---|---|
| *fácile* | vient de | *fácilis* |
| *móbile* | — | *móbilis* |
| *fiúme* | — | *flúmen* |

*Díre* contracté de *dícere*, antique mot italien, identique au latin.

*Alma*, chez les poètes, venu du latin *ánima* que l'on trouve encore dans la prose ; l'absorption de l'*i*, a produit, par euphonie, la transformation de la nasale *n* en dentale *l*. Ainsi au lieu de *ánma* trop dur pour l'organe délicat du Toscan, on a dit : *álma*.

Ce mot, beaucoup plus harmonieux, se retrouve également dans la prose espagnole.

Cette dernière langue, plus énergique que l'italien, a perdu

des voyelles et gardé des consonnes. Du latin *amábilis*, elle tire *amáble* semblable au français *aimable*.

Du verbe latin *fabulári* elle a pris *hablár* que nous avons transporté chez nous avec un sens ironique sous la forme de *hableur*.

Il serait facile de multiplier les exemples ; mais je ne veux point abuser. Je me résume donc en disant que la restitution des accents dans nos livres élémentaires et l'établissement d'une intonation conforme n'offriraient presque pas de difficultés. D'ailleurs les avantages qui doivent découler de cette mesure sont tellement nombreux et tellement évidents qu'ils compensent largement les obstacles. .

Ainsi nos enfants apprendraient mieux la langue des Latins, source de jouissances pour le reste de la vie, mère, ou mieux sœur aînée de toutes les langues de la moderne Europe (excepté toutefois l'idiôme basque) ; ils feraient moins d'erreurs, connaîtraient mieux les origines de leur langue maternelle, et parviendraient plus vite à bien prononcer les langues étrangères qui jouent aujourd'hui un si grand rôle dans toutes nos relations commerciales, littéraires et scientifiques.

## CHAPITRE III.

### DES LETTRES LATINES, EN GÉNÉRAL.

Avant de rechercher la prononciation des divers caractères dont se servaient les Romains pour représenter les sons de leur langue, il ne serait pas inutile de chercher quelles furent les origines de la langue latine et à quelle époque s'introduisit l'écriture en Italie.

Les origines du peuple latin, malgré les fables de Tite-Live et des poètes, sont assez peu connues. Que quelques colonies

grecques ou troyennes aient abordé aux rives du Latium, le fait n'a rien d'improbable. D'ailleurs, comme les Grecs et les Romains, les Troyens appartenaient à la grande race indo-européenne. Outre les preuves déjà données par les divers auteurs, nous pouvons apporter celle-ci. Le mot Περγάμον, qui désignait la citadelle de Troie, n'a rien de sémitique. Il se rattache à la racine arienne *Berg* qu'on retrouve en Allemand avec le sens de montagne ; *Burg*, en la même langue, désigne un château-fort placé sur le sommet d'une montagne, ainsi que le grec πύργος.

Les recherches de la linguistique ont éclairé d'un jour tout nouveau les ténèbres qui environnaient le berceau de ce peuple, destiné à devenir un jour si grand. Les travaux des Klaproth, des Mérian, des Eichhoff et surtout de Bopp, ont restitué à la race latine son origine commune avec celle de la grande race, improprement appelée caucasienne, et que la philologie désigne aujourd'hui sous le nom d'indo-européenne.

La forme générale des traits, la conformation du corps, en un mot tous les caractères physiologiques attestent leur parenté avec les autres races qui, à diverses époques, sortirent des déserts de l'Asie ; de cette mystérieuse Arie, *ombilic du monde*, selon les Orientaux, située dans la grande *Mésopotamie* qui s'étend entre le Iaxarte et l'Oxus, sur le plateau de Pamir, auprès des monts Bolor.

Or les études philologiques, dans de savants travaux, couronnés par toutes les Académies de l'Europe, ont démontré l'unité de cette langue qui, conservée sous son plus harmonieux modèle dans les livres sacrés de l'Inde Brahmanique, a, sous mille formes diverses, transporté sa grammaire et ses racines dans les parties les plus reculées du monde civilisé.

Le remarquable ouvrage de M. Am. Thierry, les travaux de M. Henri Martin ont prouvé que l'antique race des Gaulois

ou Keltes a peuplé l'Italie longtemps avant que Rome eût un nom. Les recherches de Legonidec, de Pictet, et de tant d'autres, ont montré les affinités du latin avec les idiômes celtiques.

Le latin lui-même se rapproche beaucoup, et pour la grammaire et pour les racines, de l'ancien Parsi ; de cette branche des langues ariennes connue sous le nom d'iranienne et dont la forme la plus antique et la plus pure se retrouve dans le *Zend-Avesta,* œuvre de l'apocryphe *Zoroastre,* si bien interprétée par les modernes exégètes. Les restes de cet idiôme, peu altérés encore, se retrouvent dans le *Schah-Nameh* (Livre des Rois) de *Firdoussi,* avant que cette belle langue eut été corrompue par l'indigeste mélange du turk et de l'arabe ; en sorte que le dialecte moderne, sous une grammaire indo-européenne, enferme des vocables d'origine tartare et de source sémitique.

Quoiqu'il en soit, la langue latine est bien une sœur de l'antique persan ; du reste, tout prouve que les migrations pélasgiennes ont dû se faire par le Caucase à des époques qui se perdent dans la nuit des temps. Le latin, sous sa forme antique, ne présente aucune trace d'hellénisme ou de sémitisme ; c'est seulement alors que la littérature ou la conquête eut amené les Romains à Athènes pour y étudier les lois du goût et de l'harmonie ; alors seulement que la langue latine prit cette forme souple et expressive qui brille avec tant d'éclat dans Virgile, mais qui, dans Horace, présente déjà le caractère d'un idiôme surchargé d'hellénismes.

Nous ne saurions pousser plus loin ces considérations, malgré leur importance et leur grandeur : la science des origines est encore entourée de trop d'obscurités pour que nous puissions y asseoir des conjectures solides ; nous conclurons de tout cela, que le latin est un mélange des anciens idiômes du pays latin, dont le principe était le gaulois, mêlé à des patois d'origine iranienne et ayant reçu quelques légères influences du dialecte dorien parlé dans la Sicile.

En conséquence, dans les cas embarrassants, nous ne pourrons que nous référer aux lois générales d'euphonie qui régissent toute la famille et qui nous suggéreront quelques inductions là où les preuves positives feront défaut.

Un plus puissant secours, malheureusement trop rare, nous sera fourni par l'onomatopée.

Enfin les règles de la quantité, soumises chez les Latins à une prosodie si régulière, nous donneront des renseignements utiles.

Quand aucun fil ne nous guidera, nous reconnaîtrons notre impuissance et laisserons pendants des problèmes qui exigent de nouvelles connaissances pour être résolus ; si toutefois il est possible aux modernes d'arriver jamais à une certitude mathématique dans un sujet aussi délicat.

## CHAPITRE IV.

### DES VOYELLES.

Les signes usités en latin sous le nom de voyelles sont au nombre de huit :

*a, e, i, o, u, y, æ, œ.*

Les deux dernières sont improprement appelées diphthongues. Nous exposerons plus loin la raison qui nous les fait ranger parmi les voyelles simples.

1. A. — La première de toutes, *a*, nous semble avoir eu le même son que chez les Français. Nous la retrouvons employée dans tous les mots destinés à représenter un son éclatant. Le fameux *taratantara* [1], par lequel Ennius

---

[1] At tuba terribili sonitu *taratantara* dixit.

exprime le son de la trompette, nous paraît une des preuves les plus convaincantes de ce que nous avançons.

D'ailleurs *a* est un des sons les mieux caractérisés de l'organe arien. Dans l'écriture déwanagari, chaque lettre porte implicitement en elle le son de *a*. Pour donner à la consonne un son pur, destitué de toute voyelle, il faut placer au-dessous, un petit signe convenu, assez semblable à notre chiffre 7 penché vers la gauche.

Cette règle se retrouve dans plusieurs alphabets copiés sur le sanskrit.

Nous ajouterons que toutes les nations de l'Europe moderne ont gardé cette lettre avec cette prononciation pure, sauf toutefois la langue anglaise où les sons représentés par un même signe graphique varient d'une façon tout-à-fait anormale.

Nous ne pouvons cependant affirmer que cet *a*, quelque peu altéré par l'organe populaire, n'ait eu parfois, dans l'antique Latium même, des sons assez variables, mais toutefois peu écartés du son pur de cette voyelle si naturellement émise par l'expiration de l'air contenu dans la poitrine humaine et qui a donné aux Indiens le monosyllabe *an*, dans le sens de respirer ; d'où les Grecs ont tiré leur ανέμος et les Latins *anima* ou *animus* et, par combinaison, *an-helare, an-helitus*.

2. E .— La voyelle *e* nous présente plus de difficultés. La prononçait-on comme notre *e* ou comme notre *i* ? Avait-elle un son intermédiaire analogue à l'*i* des Anglais ?

L'orthographe variable des mots latins, aux diverses époques, nous laisse dans le doute. Les éditions de Salluste, qui affectait la forme archaïque, portent *is* pour *es* dans les cas pluriels en *es* de la 3e déclinaison. Sa conjuration du Catilina commence par *omnîs* et même *omneis* au lieu du pluriel normal *omnes*.

L'inscription de la colonne rostrale, qui rappelle la victoire du consul C. Duilius sur les Carthaginois, et que l'on fait remonter à l'an 493 de la fondation de Rome (260 ans avant J.-C.) écrit toujours par *eis* les pluriels qui, plus tard, se terminèrent en *es*. Très souvent, même en d'autres cas, elle remplace *i* par *e ;* ainsi : *obsedeone* pour *obsidione, exemet* pour *exemit, cepet* pour *cepit,* etc.

Si nous consultons les transcriptions syriaques, nous y trouverons que l'*e* latin est rendu par l'*i ;* ainsi le nom propre *Clemens* y devient *Klimis ; Felix* se transforme en *Filix, Cornelius* en *Kornilios,* etc.

Mais cette métamorphose ne prouve rien. Car, selon la judicieuse remarque de M. Renan, ces mots ont passé dans le syriaque par la voie du grec où ils étaient représentés par Κλημῆς, Φῆλιξ et Κορνήλιος ; et l'on sait que la prononciation orientale du grec était entachée du défaut appelé *iotacisme* et qui a fini par prévaloir dans le grec moderne ; au point que l'orthographe y est devenue fort incohérente ; ι, υ, η, ει, οι, s'y prononcent tous les cinq avec le même son, celui de l'*i* français.

Toutefois il ne faut point oublier qu'Athènes ne fut jamais entachée de ce défaut bizarre, car Aristophane y représente le cri du mouton par βῆ.

Ce qui tendrait encore à nous faire supposer, avec quelqu'apparence de raison, que la prononciation iotaciste avait peu de crédit à Rome, c'est que l'orthographe de *is* pour *es* ne se rencontre que dans Salluste, et que Varron, pour exprimer le cri de la brebis, se sert du verbe *belare,* dont le son n'est qu'une véritable onomatopée tout-à-fait identique à celle du verbe français *bêler.*

Nous ajouterons, pour conclure, qu'en se rapprochant du siècle d'Auguste, la consonnance de *e* dut se faire de plus en plus différente de celle de *i ;* car la preuve, selon nous, est

dans les futurs de la 3e conjugaison qui, autrement, se seraient confondus avec les présents. Il fallait distinguer *legit* de *leget*, *dicit* de *dicet*, etc. Enfin les ablatifs de la troisième déclinaison, terminés parfois arbitrairement en *i* ou en *e*, présentent cette différence que le *i* est long tandis que le *e* est bref; exemple : *ave*, *avi*, etc.

3. I. — Le son de la voyelle *i* ne nous semble pouvoir soulever aucune discussion. Le verbe *pipilare* [1], employé par Catulle pour exprimer le cri du moineau, est assez imitatif pour dispenser de tout autre examen. Nous y pouvons encore ajouter le mot *tintinnabulum*, clochette, dont le son onomatopique a même origine que le verbe français *tinter*.

4. O. — La lettre *o* ne nous arrêtera pas non plus longtemps. Comme *a* c'est un des sons les plus éclatants de l'organe arien.

Il est vrai que sa présence sur la colonne rostrale, dans l'inscription rappelée plus haut, pour remplacer le *u* des accusatifs en *um* pourrait faire penser qu'elle avait le son de l'*u* latin ; cette lettre s'y trouve aussi dans le mot *bovebos* pour *bovibus*, *macestratod* pour *magistratu*, etc. Toutefois nous pensons que *om* et *um* se prononçaient exactement comme le *on* français, et nous espérons l'établir plus loin. Quant aux autres mots, comme le *u* n'y était pas dans la syllabe accentuée, le son en devait être tellement sourd que la différence entre *o* et *ou* était certainement peu sensible.

Nous voyons la même confusion se faire chez les Grecs, quand certains dialectes prononçaient λυκώς pour λυκους. De mêmes confusions ont lieu chez nous dans la bouche du peuple qui dit souvent *bounne* pour *bonne*; etc. Mais, très

---

[1] Ad solam dominam usque *pipilabat*. (Luctus in morte passeris, carmen III.)

certainement, dans la bonne société le son devait être celui d'un *o* très pur et très ouvert.

Festus exprime le cri de la grenouille par *coax*, et Suétone présente le verbe *coaxare* pour *coasser*. *Crocire,* dans Plaute et dans Apulée, exprime le cri du corbeau, que nous rendons par le verbe *croasser,* enfin dans Pétrone, on rencontre *cocococo* pour représenter le cri de la poule.

5. Y et U. — Nous avons réuni ces deux lettres, et parce qu'elles présentent quelques difficultés à résoudre, et parce que souvent les auteurs les ont confondues. Au temps d'Ennius on les écrit l'une pour l'autre, ou, plus exactement, le caractère *y* n'existe pas, et partout on trouve *u*. Cicéron, dans son *De Oratore,* indique qu'Ennius écrivait *Fruges* pour *Phryges, Burrhus* pour *Pyrrhus;* plus tard, Salluste, le célèbre amateur des archaïsmes, met *Sulla* pour *Sylla;* il va même jusqu'à écrire *maxumus, minumus, pulcherrumus,* etc.

La réponse à ces difficultés nous semble très heureusement donnée par M. E. Renan, dans son remarquable opuscule que nous avons mis à profit tant de fois, et qui a pour titre : *Eclaircissements tirés des langues sémitiques sur quelques points de la prononciation grecque.* « Denys d'Halicarnasse,» — dit-il dans une note de la page 20, — « distingue » fort précisément le son de υ du son de ι, et ce qu'il dit » de la première de ces voyelles se rapporte fort bien au » son *u*.

» Περὶ αὐτὰ τὰ χείλη συστολης γινομένης ἀξιολόγου πνίγεται, καὶ στενὸς » ἐκπίπτει ὁ ἦχος. »

*Les lèvres se contractent d'une façon remarquable, et il en tombe un son grêle.*

Il résulte de cela que les Orientaux, incapables de reproduire le son de l'*u* français qui n'existe pas dans leur langue, le remplaçaient par *i* qui a quelque analogie avec lui, ainsi

que le témoigne la prononciation moderne de beaucoup d'Allemands. La lettre *ü* qui doit sonner comme notre *u*, et qui sonne ainsi dans le pur saxon, est prononcée *i* par un grand nombre des habitants de cette vaste contrée.

Les Latins, avant d'avoir suffisamment fréquenté les Grecs, remplaçaient le υ de ces peuples par leur *u* et, tout naturellement, le prononçaient *ou*, à la mode de leur pays ; mais, plus tard, quand leurs poètes et leurs savants allèrent étudier aux écoles d'Athènes, ils rapportèrent à Rome un caractère nouveau Y, et lui conservèrent la prononciation athénienne semblable à celle de notre *u* français.

Toutefois il est à présumer que le peuple continua de prononcer *ou*, peut-être *i*, confondant parfois les deux sons dans le même mot, et disant ou *Soulla* ou *Silla* pour essayer de mieux reproduire le son que son oreille avait entendu.

Relativement à l'*u* latin, il sonnait certainement *ou ;* le mot *cuculus* est trop imitatif pour qu'on puisse l'avoir prononcé autrement que *coucoulous* en trois brèves et en élevant fortement la voix sur la première syllabe. C'est ainsi qu'en français, nous désignons le même oiseau par son cri : *coucou.*

Plutarque transcrit, presque toujours, le *u* long des noms propres, par ου ; ainsi il dit : Βροῦτος, Ιούλια. Ιούνιος, pour *Brutus, Julia* et *Junius*. Souvent il supprime le *u* bref, que sa langue ne pouvait reproduire avec exactitude, puisque en grec, le son ου formé de deux caractères est nécessairement long d'après les règles de la prosodie. Ainsi, il représente *Lentulus* par Λέντλος, *Catulus* par Κάτλος. Pour un seul nom il remplace le *u* long des Latins par ευ ; il écrit Λευκούλλος au lieu de *Lucullus*. Cette orthographe vient-elle d'une erreur de copiste ou est-elle due à une prétendue étymologie qui eut fait remonter ce mot à la racine λευκος? nous l'ignorons.

6. Æ, Œ. — Les deux derniers caractères qu'il nous reste

à examiner, *æ, œ,* ne sont pas d'origine latine. Ils ont été créés pour reproduire le αι ou le οι des Grecs. Aussi leur prononciation doit-elle peu différer de celle qui était usitée en Grèce. On sait que αι se prononçait alors, comme encore aujourd'hui, avec le son de l'*ai* français, dans le prétérit de nos verbes : j'*aimai,* je *chantai.* Nous en avons pour preuve un jeu de mots de Plutarque qui raconte de l'un de ses héros qu'il appelait ses compagnons des *autres* lui-même, ἑτερούς ὥσπερ ἑταιρόυς ἐκαλεῖτο.

Au reste, cette façon de prononcer est déjà fort ancienne. On la trouve dans les *Védas;* la règle du Sanskrit, par laquelle la voyelle *a,* en s'adjoignant un *i,* prend le son *ê,* s'appelle *gouna.* Cette contraction sert même à fondre en un seul deux mots différents ; par exemple, *abhibhâshya idam,* en disant cela, devient *abhibhâshyêdam.*

La prononciation de l'οι des Grecs a été fort inexactement représentée par les diverses langues qui ont cherché à la reproduire ; tantôt il est remplacé par *i,* tantôt par *o* et enfin par *ou.* Les anciens latins employaient parfois *œ* comme équivalent de οι ou de υ des Grecs. Dans les chants saliens on trouve *lœber* pour *liber ; pœnire,* analogue de *pœna,* pour *punire* se rencontre dans Plaute. Cicéron, dans son *de legibus,* a recueilli de nombreux exemples de cet archaïsme : *œnus* pour *unus ; œsus* pour *usus ; cœrare* pour *curare,* etc. Cette incertitude et cette variété dans les interprétations prouvent bien que ce son était particulier aux Grecs et n'existait pas chez les peuples voisins. Les auteurs même, indiquent que ce son différait peu de celui de l'upsilonn. Nous sommes donc conduits, avec le savant auteur, M. Renan, à penser que ce son était l'analogue de l'ö des Allemands ou de *eu* français.

Les deux derniers sons, qualifiés improprement de diphthongues, sont donc des voyelles simples représentées par deux caractères unis dans l'écriture latine ou française, mais séparés en allemand où l'on écrit, arbitrairement, *ae* ou *ä ; oe* ou *ö,* bien qu'on prononce toujours *é* et *eu.*

7. AU, EU. — Il nous reste à parler de deux diphthongues réelles, *au, eu* qui, très certainement, dans la plupart des cas, se prononçaient *aou, eou,* ainsi que, encore aujourd'hui, elles sonnent dans beaucoup de langues modernes.

Toutefois, il faut remarquer que *au* prenait parfois le son de notre *ô* français ; l'orthographe du nom de *Claudius* qu'on trouve souvent écrit *Clodius,* et beaucoup d'autres cas analogues tendent à le prouver. Parfois même il sonne *ou,* le mot *cludere* pour *claudere* et ses composés *recludere, includere, concludere,* l'annoncent assez clairement.

Dans beaucoup de cas, comme encore aujourd'hui chez les Grecs modernes et les Italiens, il sonnait *av*. On connaît la célèbre équivoque à laquelle donna lieu le cri du marchand de figues de *Cauneum*, à l'époque de la funeste expédition où Crassus devait perdre la vie. *Cauneas, figues de Cauneum,* cri du marchand, fut interprété par *Cav'n'eas, prends garde d'aller ;* on en tira, après l'évènement toutefois, une indication de présage funeste. Cette anecdote nous autorise à penser que la prononciation des deux vocables était presque identique et que le cri du marchand devait sonner : *Cavneas* ou *cafneas*.

Du reste, on trouve partout cet échange de *au* pour *av* et réciproquement :

| | | |
|---|---|---|
| *Cavere* | donne | *cautus,* |
| *Lavare* | — | *lautus* et *lotus*. |

Le français dit : j'*aurai* pour j'*avrai,* du verbe *avoir ;* je *saurai* pour je *savrai* du verbe *savoir ;* etc.

Relativement à la diphthongue *eu,* une semblable discussion établirait qu'elle sonnait tantôt *eou, ev* ou *ef,* selon la lettre suivante ; parfois même *ou* par contraction, comme *Proteus, Orpheus* prononcés dans Virgile et dans Ovide *Protous, Orphous,* de manière à transformer le dactyle en spondée.

Le mot *evangelium* pour *euangelium,* les noms propres *Evergetes, Evhemerus,* sont la preuve de cette variété de prononciation qui se retrouve d'une façon si complète dans le grec moderne qui dit : *efsévis* pour εὐσεβής, *efcarpos* pour εὔκαρπος, etc.

8. AM, EM, IM, UM. — Pour terminer cette longue discussion il nous reste à parler des quatre voyelles nasales *am, em, im* et *um.*

Nous appelons voyelles ces quatre signes composés, car évidemment ce n'étaient que des *voyelles,* puisque devant un mot commençant par une voyelle ou un *h* ils disparaissaient de la façon la plus complète.

*Ill' etiam* pour *illum etiam.*

Les accusatifs de la troisième déclinaison sont parfois indifféremment terminés en *im* ou en *em.*

On dit : *navem* ou *navim,*
*turrem* ou *turrim.*

Ce qui nous induit à penser que la vraie prononciation, identique dans les deux orthographes, était :

*Nâvin* et *toûrin,*

tout-à-fait à la manière française.

De même *um* et *om,* se substituant l'un à l'autre dans la vieille orthographe, ne peuvent indiquer qu'une grande ressemblance de son *oun* et *on* qui se confondaient à peu près dans la bouche du peuple. Le son *on,* plus doux, moins sourd, aura dû survivre, et plus tard on a dit *dominon* ce que nous prononçons *dominomme.*

Par la même analogie *am* se sera prononcé comme le *an* des Français,

D'ailleurs ce son n'est pas étranger à la langue celtique,

une des mères du latin, on le retrouve dans le gaulois moderne, ou bas-breton qui l'a donné aux Français et aux Portugais, colonie où domine l'antique langue des Gaëls, ainsi que l'indique le nom du pays *Porto-Gallo*, port Gaulois, et le voisinage de la *Galice* et les souvenirs des *Celtibères*, peuples mêlés de *Keltes* et d'Ibériens.

Enfin le Sanskrit lui-même, qui offre tant d'affinités avec le latin, possède ces nasales dans un cas analogue à l'accusatif des Latins :

| | | |
|---|---|---|
| *Civas* | heureux, | *Civan ;* |
| *Kavis,* | le poète, | *Kavin ;* |
| *Pitâ,* | le père, | *Pitaran ;* |
| *Nâus,* | le navire, | *Nâvan ;* |

*Saptan* sept, en latin : *septem* qu'on prononçait *sêptin*.

Ainsi donc :

| | |
|---|---|
| *am* = *an* | français |
| *em* = *im* = *in* | id. |
| *um* = *om* = *on* | id. |

Comme résumé nous pouvons affirmer que la lettre *a* avait le même son qu'en français ; il en était de même de *i*, presque toujours de *e* et de *o*.

L'*u* sonnait toujours *ou*, le *y* comme l'*u* français, du moins dans la bouche des gens instruits.

Le *œ* se prononçait exactement comme en français ; *œ* sonnait *eu* comme en français dans *œil, cœur,* etc.

Les diphthongues *au, eu*, se prononçaient conformément aux lois de l'euphonie, tantôt en faisant sonner la seconde lettre comme *ou*, tantôt comme *v* ou *f*, selon les circonstances.

Enfin les voyelles suivies de *m*, à la fin des mots, prenaient un son nasal semblable à celui que produit *n* en français, dans les mêmes circonstances.

TABLEAU DE LA PRONONCIATION DES VOYELLES LATINES.

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| A | comme en français | | | certain. |
| E | presque toujours | | | id. |
| I | toujours | | | id. |
| O | id. | | | id. |
| U | comme *ou* | | | id. |
| Y | id. | *u* | français | très présumable. |
| Æ | id. | *é* | id. | certain. |
| Œ | id. | *eu* | id. | très probable. |
| AM | id. | *an* | id. | id. |
| EM = IM | id. | *in* | id. | id. |
| UM | id. | *on* | id. | id. |

ENFIN LES DIPHTHONGUES :

AU *aou, av, af,* et même *ô.*
EU *eou, ev, ef,* et même *oû.*

## CHAPITRE V.

### DES CONSONNES.

De toutes les races humaines, celle à laquelle nous appartenons, la famille indo-européenne est celle qui possède le plus riche assortiment d'articulations. L'antique *Dewanagari* en contient trente-trois. D'autres familles voisines sont bien moins partagées à cet égard. Les Chinois ne connaissent point les lettres *b, d, r.* Les Arabes ignorent le *p ;* ils n'ont que l'aspirée *f* de cette lettre. Parmi les peuples sortis de cette mystérieuse Arie, à des époques anté-historiques et dont le souvenir s'est perdu, on voit se faire un partage d'articulations. Les Grecs n'ont pas conservé, même de nos jours, le *b* et le *d.* Lorsqu'ils veulent représenter ces deux consonnes, pour traduire en leur langue un mot étranger, ils se servent des signes composés : $\overline{\mu\pi}$ = *b,* $\overline{\nu\tau}$ = *d ;* par exemple le mot français *bouteille* devient chez eux *botilia* et s'écrit $\overline{\mu\beta}$ότιλια.

Lorsqu'au IXe siècle, Cyrille (Constantin) et son frère Méthode donnèrent aux Russes une religion et un alphabet tiré principalement du grec et des langues orientales, ils conservèrent au B le son V usité chez les Grecs ; pour représenter le B que possédaient les Russes, ils durent créér un nouveau caractère ; ce fut ce même B privé du demi-cercle supérieur.

De même les Italiens, les Espagnols, les Allemands n'ont pas notre *j* français, pas plus que nous ne possédons le *ch* des Allemands, la *jota* des Espagnols ou le χ des Grecs, trois sons identiques, figurés de diverses façons.

Une autre difficulté est causée par la haute antiquité des migrations. Il est certain que ces diverses nations se sont séparées de la souche primitive bien longtemps avant que l'écriture fut inventée. L'origine de l'écriture est connue chez tous les peuples modernes. On sait que les Grecs anciens, environ huit siècles avant l'ère chrétienne, la reçurent des Phéniciens ou du moins des peuples sémitiques, situés à l'orient de leur pays. Le mythe de Kadmus suffirait à le prouver, quand bien même toutes les traditions ne seraient point d'accord sur l'origine sémitique de l'écriture.

On trouve dans la Genèse le mot de קדם ou *Kadem* pour signifier l'Orient ; on sait que la forme antique de ces langues inclinait vers l'Aramaïsme qui aimait les séries de consonnes sans voyelles et prononçait *Kadm*. De là au nom de *Kadmus* il n'y a d'autre différence, que la terminaison *os*, caractéristique de la langue grecque.

Quand les Latins, à leur tour, reçurent-ils l'écriture et de qui ? La forme des caractères indique l'origine grecque ; il est certain qu'on devait les connaître vers l'époque de Numa, tout au moins ; l'histoire des livres sibyllins le fait présumer. De cet alphabet sont sortis tous les alphabets modernes de l'Europe, qui se sont approprié les diverses lettres selon le génie de leur langue. Au reste, partout on retrouve l'ordre et le nom, peu altérés, des caractères

hébraïques. Ce sont d'anciens hiéroglyphes dont la signification a pu se perdre dans le passage de l'écriture idéographique à l'écriture phonétique. Cette fusion, qui commence à paraître dans le chinois, est devenue complète dans le japonais. Elle a été retrouvée par Champollion sur les monuments égyptiens et, tout récemment, le savant M. Oppert, dans ses remarquables travaux sur les caractères cunéiformes, recueillis dans l'Asie-Mineure, l'a reconnue dans les inscriptions de la troisième espèce.

Il ne nous paraît pas inutile ici, pour satisfaire la curiosité des lecteurs, de donner le nom des lettres hébraïques avec leur signification dans cette langue.

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| 1. Aleph | = | A | signifie : | bœuf et chef. |
| 2. Beith | = | B | id. | maison, tente. |
| 3. Ghimel | = | G | id. | chameau. |
| 4. Daleth | = | D | id. | porte. |
| 5. Hè | = | H | id. | interjection. |
| 6. Vau | = | V, ou | id. | crochet. |
| 7. Zaïn | = | Z | id. | splendeur. |
| 8. Kheth | = | χ grec | id. | briser. |
| 9. Theth | = | θ, th anglais | id. | boue. |
| 10. Iod | = | I | id. | main. |
| 11. Kaph | = | K | id. | paume de la main |
| 12. Lamed | = | L | id. | savant. |
| 13. Mem | = | M | id. | eau. |
| 14. Noun | = | N | id. | poisson. |
| 15. Samek | = | S | id. | supporter. |
| 16. Ain | = | Aspiration dure [1] | id. | œil. |
| 17. Pê ou Phê | = | P, F | id. | bouche. |
| 18. Tsadé | = | Ts | id. | flanc. |
| 19. Qof | = | Q | id. | guenon. |
| 20. Resh | = | R | id. | tête. |
| 21. Shin | = | Ch français | id. | dent, ivoire. |
| 22. Tau | = | T | id. | signe. |

[1] Vox est *vituli matrem vocantis.* (Meninski, gram. Arab.)

On reconnaît à première vue l'analogie avec les noms des lettres grecques ; les deux premières *aleph* et *beith* sont devenues *alpha, béta,* d'où vient notre mot *alphabet.*

De ce qui précède, il résulte que l'ordre est complètement arbitraire et ne saurait donner la moindre indication sur la véritable prononciation ; car, d'ailleurs, les langues sémitiques articulent très fortement les consonnes et ne précisent point les voyelles, tandis que le contraire a lieu dans presque toutes les langues de la famille arienne.

Les anciens grammairiens indous ont fait, en grammaire, preuve d'un esprit d'analyse que les modernes sont bien loin d'avoir surpassé, sinon même égalé.

Dès les temps les plus reculés, ils ont classé les caractères de leur langue selon l'organe buccal auquel ils se rapportent.

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Gutturales : | K, | KH ; | G, | GH ; | NG. |
| Palatales : | TCH, | TCHH, | DJ, | DJH ; | DJN. |
| Cérébrales : | Ṭ, | Ṭh ; | Ḍ, | Ḍh ; | Ṇ. |
| Dentales : | T, | TH ; | D, | DH ; | N. |
| Labiales : | P, | PH ; | B, | BH ; | M. |
| Semi-voyelles: | Y, | R, | L, | V. | |
| Sifflantes : | Ç, | SH, | S, | H. | |

On remarquera, avec admiration, l'étonnante régularité de cette classification. Les Indous débutent par les *gutturales,* c'est-à-dire par le fond de la *gorge* (*guttur* en latin), par *k* et ses analogues ; puis ils passent aux *palatales, tch,* etc. ; de là aux *cérébrales,* ces lettres que l'Européen peut si difficilement articuler, et qui se prononcent en repliant la pointe de la langue vers le milieu du palais ; de là ils passent naturellement aux *dentales,* qu'on articule en frappant les dents avec la langue ; puis le souffle arrive et vient résonner sur le bord des lèvres, *labiales* (en latin *labium,* en persan *lab*).

On remarque encore, dans le sens horizontal, une autre classification très nette. Le grammairien débute par les lettres qu'on appelle improprement *faibles* et que M. Fourcade a si heureusement caractérisées en disant qu'elles sont produites par un simple souffle buccal ; puis on passe à la même lettre accompagnée d'une apiration ; de là on arrive à celles qu'on nomme ordinairement les *fortes* et où le même observateur, déjà cité plus haut, constate une *voix* produite par une légère contraction du larynx et qui se vient mêler à l'émission du souffle buccal ; on termine ensuite par la lettre nasale analogue.

Il était impossible de mieux classer les diverses notes du clavier de la bouche humaine.

Malheureureusement, le fil conducteur, interrompu pendant de longs siècles, n'a jamais été renoué. Les Sémites ont passé par là et nous ont donné des lettres admirablement appropriées aux besoins de leurs langues, mais fort peu à nos habitudes. On va même jusqu'à prétendre qu'ils auraient prêté leur écriture aux Indiens et engendré le magnifique alphabet *Déwanagari (Dewa* Dieu, *nagari* écriture) ce dont, avec beaucoup d'auteurs, nous douterons jusqu'à preuve du contraire.

Il résulte de tout ce qui précède, que rien, dans l'antique Orient, ne paraît devoir nous guider dans nos recherches. La variabilité des caractères latins, chez toutes les nations et même chez un seul peuple, semble un obstacle invincible. Toutefois, comme précédemment, l'analogie, l'onomatopée et la quantité, seront pour nous, parfois, des guides presque certains, et nous fourniront au moins de précieuses indications.

## CHAPITRE VI.

### DE L'ARTICULATION DES CONSONNES EN LATIN.

Nous suivrons l'ordre si bien indiqué par les Indous, et nous commencerons par les gutturales.

SECTION I : *gutturales.*

On en compte cinq en latin :

*c, qu, ch, h* et *g.*

1. C. — La prononciation du *c* devant *a, o, u, æ* et *œ,* est incontestable ; une preuve manifeste a été donnée quand nous avons cité le nom du *coucou, cuculus.* Dans les vieilles inscriptions nous le voyons remplacé par *k,* lettre empruntée au *kappa* des Grecs ; ainsi *kalendæ* est souvent écrit pour *calendæ,* orthographe postérieure. On le trouve substitué au *k* grec dans les mots empruntés à cette langue ; *calamus* de κάλαμος, commun avec le sémitique *kalam* ; *calyx* de κάλυξ, etc.

Mais lorsque cette lettre précédait *i* et *e,* la solution de la question nous semble plus difficile. Bien que Plutarque représentât *Cicero* par Κικέρων, rien ne prouve qu'autrefois les Grecs n'aient point altéré le son du *k* dans les mêmes circonstances que les Romains ; d'ailleurs, est-il bien certain que Plutarque ait pu ou voulu reproduire, avec exactitude, la prononciation de cette lettre avec les caractères de sa propre langue.

Sur diverses inscriptions, les Grecs anciens ont représenté par c le caractère qui, plus tard, muni d'une sorte de cédille, comme en français, *ç,* s'est rattaché cette cédille pour devenir la lettre ς connue sous le nom de *sigma ;* ce qui explique pourquoi le demi-cercle inférieur est plus petit que le supérieur. Les Latins ont emprunté aux Grecs la forme de ce c antique; ils ont dû, dès lors, lui conserver une prononciation analogue, peut-être le son de *s* français ou grec ; peut-être le son de *ch* français.

Ce qu'il y a de certain, c'est que tous les peuples modernes, sans exception, ont emprunté les lettres latines et que tous, dans les mêmes circonstances, modifient le son du *c.* L'italien, qu'on est naturellement porté à croire très voisin du latin,

prononce *tch* en faisant peu sentir le *t*. L'Allemand, le Polonais prononcent *ts ;* l'Espagnol articule en pressant la langue contre les dents supérieures, à peu près comme le *th* anglais; enfin, les français prononcent comme *s*.

Nous avons déjà vu les Arabes de la côte d'Afrique transformer le *k* originel en *tch ; kelb* (chien) y devient *tchelb*. Il semble donc qu'un besoin naturel à l'espèce humaine, ait amené cette modification de la *gutturale* en *chuintante* alors qu'elle précède les sons *i,e*. A quoi attribuer cette variation ? Le fait existe, la cause nous est cachée. Toutefois, il est probable que la même altération avait lieu chez les Romains.

Cependant le choix est douteux entre toutes les articulations. Nous croyons l'italien plus voisin que les autres ; mais nous ne pouvons admettre complètement l'exactitude de sa prononciation. En effet, en latin, toute voyelle suivie de deux consonnes est invariablement longue ; et, quelque legèrement qu'on articule le *t* dans *tch* ou *ts,* il n'y en a pas moins deux articulations. Or, en latin, beaucoup de voyelles sont brèves devant un *c*.

Dans les mots suivants, *a* est bref :

| | |
|---|---|
| *Acer* | érable |
| *Acies* | pointe |
| *Acerbus* | acerbe, etc. |

Il ne reste plus qu'à faire un choix entre *s* et *ch*. Nous penchons pour le dernier ; ce qui nous y conduit c'est l'analogie avec le *tch* italien ; de plus un grand nombre de mots sont passés du latin au français avec le changement du *c* en *ch :*

| | |
|---|---|
| *Caballus* | cheval |
| *Canis* | chien, etc. |

et dans nos langues du midi, toutes descendues de l'antique latin qu'on parlait dans la Provence, le son de *c* est, plus souvent encore qu'en français, remplacé par *ch*.

On pourrait peut-être admettre les deux solutions ; l'une des prononciations s'appliquant au langage du peuple, l'autre à celui des gens bien élevés. Il en est de même en France, où le paysan normand dit : *cha* pour *ça* ou *cela,* etc.

2. QU. — Si nous adjoignons immédiatement le double caractère *qu* à *c* ou à l'antique *k,* c'est qu'ils avaient le même son.

La discussion suivante va l'établir sans aucune contestation possible.

Devait-on prononcer *kou,* à la mode française et italienne, *kv,* à la façon allemande ou simplement *k* comme nous le faisons parfois en français et comme le font toujours les Espagnols ?

La prononciation allemande *kv* est immédiatement à rejeter ; car, si *aqua* eut sonné *akva,* jamais le premier *a* n'eut été bref, suivi de deux consonnes.

Nous en disons autant de l'articulation italienne et de la prononciation française ; dire *akoua,* c'est allonger la seconde syllabe qui devient alors une diphthongue ; or, on sait qu'en latin, toute diphthongue est nécessairement longue.

Ce double caractère n'est que le simple succédané du *k* ou du *c* dur ; ainsi, les manuscrits écrivent indifféremment *quum* ou *cum,* lorsque ; le génitif du pronom *qui* est écrit tantôt *quujus* ou même *quojus* et tantôt *cujus ;* il en est de même du datif écrit par *cui* et *quoi.* Dans les anciens même, *cui* était dissyllabique : *cuï.*

D'ailleurs le nominatif *qui* est trop ressemblant au grec τίς d'où on le fait dériver (par le changement de *t* en *k,* si fréquent dans nos langues et dans la bouche du peuple, où *cinquième* sonne *cintième, pitié* devient *piquié,* etc.) pour admettre qu'on ait pu dire *kuï,* comme nous, plutôt que *ki,* ainsi que nous prononçons le relatif français *qui.* Enfin, en persan,

langue dont nous avons constaté les nombreuses analogies avec le latin, le relatif se prononce et s'écrit simplement *ki*.

Priscien cite l'archaïsme *quur* pour *cur*, dérivé d'ailleurs de *quare*.

Il est vrai que Festus écrit *quaxare* pour *coaxare*. Mais cet exemple servirait tout au plus à prouver que la prononciation *kou* pouvait être employée dans certaines circonstances, comme encore aujourd'hui, en espagnol. Toutefois cette articulation était impossible après ou avant une brève, pour les raisons exposées plus haut.

On peut ajouter à tout cela que le *qu* des Latins, comme le *kappa* des Grecs, est rendu, dans les transcriptions syriaques par le *kouph*, caractère identique au *qof* des Hébreux qui a, d'ailleurs, la forme d'un *q* retourné de gauche à droite. (Voir Chap. V. *Kadmus*). Ainsi le mot latin *quæstionarius* y devient *kestounoro*, etc.

Il résulte évidemment de toute cette discussion que le *qu* latin se prononçait comme notre *k*, et exprimait, par un double caractère, une articulation gutturale très simple ; il servait de remplaçant au *c* quand celui-ci ne devait pas s'adoucir devant *e* ou *i*.

| | | |
|---|---|---|
| *Aqua* | prononcez : | *aka*. |
| *Equus* | — | *ékous*. |
| *Qui* | — | *ki*, etc. |

3. CH, H. - Lorsque le *c* était accompagné de *h*, il s'aspirait très fortement et prenait une articulation fort analogue au χ des Grecs, au *ch* des Allemands ou à la *jota* espagnole.

Comme preuve à l'appui, nous pourrions citer la grande quantité de mots grecs transportés en latin, et dans lesquels le χ est remplacé par *ch* :

*Charta* = χάρτης,
*Chorus* = χορός, etc.

Une raison plus solide encore nous prouve combien le *h* était aspiré. C'est l'épigramme 84 de Catulle :

DE ARRIO.

Chommoda dicebat si quando commoda vellet
Dicere, et hinsidias Arrius insidias.
. . . . . .
Hoc misso in Syriam, requierant omnibus aures,
Audibant eadem hæc leniter et leviter.
. . . . . .
Quum subito affertur nuntius horribilis :
Ionios fluctus, postquam illic Arrius isset,
Jam non Ionios esse, sed Hionios.

« Arrius prononçait *khommode* quand il voulait dire : *commode* et *hembûches* pour *embûches.* ,

» Lorsqu'on l'eut envoyé en Syrie, toutes les oreilles jouissaient de la tranquillité ; elles entendaient prononcer ces mots avec douceur et légèreté.

» Quand tout-à-coup arrive une effroyable nouvelle ; la mer Ionienne, depuis l'arrivée d'Arrius, n'est plus la mer Ionienne, mais la mer *Hionienne.* »

Cette citation prouve et la prononciation du *ch* et l'aspiration de *h* qui n'était point nulle, comme en français, en italien et en espagnol, mais sonnait comme en allemand et en anglais.

4. G. — Le *g* dans les mêmes cas que le *c* devait conserver sa prononciation ; toutefois nous pensons que *gu,* d'une façon semblable à *qu,* avait été inventé pour conserver au *g* le son dur devant *e, i.*

Si, par exemple, on eût prononcé *langouet* le verbe *languet,*

il eût été impossible d'abréger la terminaison devenue diphthongue ; il fallait dire : *langhet,* à peu près comme nous prononçons le mot : *languette.*

Toutefois comme aucun mot latin ne présente une brève devant *gu* comptant pour une seule articulation, on ne saurait affirmer positivement qu'il n'ait pu être prononcé *gv,* comme l'écrivent du reste les manuscrits et les inscriptions.

L'analogie nous conduit à lui appliquer la même prononciation que nous avons démontrée appartenir à *qu.*

Lorsque le *g* précédait *i* ou *e,* il devait avoir un son mitigé analogue peut-être, selon M. Renan, à notre *y,* ou au son que, dans pareille circonstance, lui donnent les Allemands.

Du reste : « le moyen-âge prononçait *loïca* et *loïci* les mots latins *logica* et *logici* et l'italien a conservé cette forme ainsi que *eneria* pour *energia.* » (Ern. Renan, même opuscule que ci-dessus).

Nous ne sommes pas ici de l'avis du savant auteur. L'inscription de la colonne rostrale, déjà citée plus haut, (Ch. IV, n° 2) ne présente nulle trace du *g,* partout on trouve *c.*

| | | |
|---|---|---|
| *Cartacinienseis* | pour | *Carthaginienses,* |
| *Cerens* | — | *Gerens,* |
| *Cocnatos* | — | *Cognatos,* |
| *Exfociunt* | — | *Exfugiunt,* etc. |

Ces exemples tendent à indiquer une grande analogie entre le son du *c* et celui du *g.*

Si donc nous adoptons pour *ce, ci* la prononciation *sé, si;* il faudra prendre pour *ge, gi* la prononciation *zé, zi.* Si, au contraire, comme plus haut, nous prononçons : *celare* comme *chélaré,* il faudra prononcer : *gerere* tout-à-fait à la façon des Français.

Du reste ces deux articulations offrent tant d'analogie que

les enfants et les gens peu instruits les confondent. On dit : *ajeter* pour *acheter,* et d'autres analogues.

SECTION II : *palatales, cérébrales.*

Ces lettres sont inconnues aux Latins.

SECTION III : *dentales.*

La langue latine connaît quatre dentales :

*t, d, n* et *th.*

Les trois premières avaient, très probablement, le même mode de prononciation qu'en français. Toutefois, avec M. E. Renan, nous pensons que le *t,* entre deux voyelles et devant un *i* suivi d'une autre voyelle, prenait, comme en français, le son de *c. Plotianus* dans les transcriptions syriaques est rendu par *Plocianos.*

Le mot déjà cité plus haut (page 33) *kestounoro* pour *quæstionarius* nous induit à penser que, ainsi qu'en français, le *t* gardait sa valeur quand il était précédé d'un *s : question, digestion.*

Le *th,* créé pour reproduire le θ des Grecs avait, au moins dans la bouche des lettrés, le son de cette lettre, tout semblable au *th* dur des Anglais.

Cependant, les mots vulgarisés par l'usage commun, perdaient souvent le *h* et, par suite, gardaient l'articulation du *t* latin.

SECTION IV : *Labiales.*

Le latin compte six *labiales :*

*p, ph, f, b, v* et *m.*

1. P, PH, F. — La première de ces deux lettres sonnait

comme en français ; le verbe *pipilare* de Catulle, déjà cité (Ch. IV, n° 3) le prouve avec évidence.

Quant au *ph*, c'était la transcription latine du φ grec ; il était tout-à-fait semblable à *f*. Toutes les analogies tendent à prouver que *ph* sonnait comme le *f* des modernes.

En effet, on trouve indifféremment dans Térence : *phy, fy, phi, fi,* comme interjection vulgaire exprimant l'étonnement.

Le mot grec φῦκος est représenté dans Pline par *phycos* et dans le latin commun par *fucus*.

Le mot grec φήμη a donné le latin : *fama*.

Le verbe φέρω a engendré *fero*, etc.

2. B. — Le *b* chez les Grecs modernes se prononce *v*, ainsi que nous le savons déjà. Chez les Grecs anciens, il avait la même prononciation, ainsi que l'a prouvé M. Renan.

Nous pensons que, à l'exemple des Grecs, le *b* latin, sinon toujours, du moins très fréquemment, s'articulait comme notre *v*, ou peut-être comme le *b* espagnol, par un son intermédiaire entre *b* et *v*.

Sans parler de la grande quantité de mots latins qui ont transformé leur *b* en *v* dans l'italien et le français, comme : *caballus, cavallo, cheval* et *cavale,* sans parler des fréquentes permutations du *b* en *v* chez les Latins eux-mêmes, tel que *febris* venu de *fervere,* nous pourrions citer les nombreux exemples où les Grecs ont remplacé le *v* latin par leur β : *Severus,* Σεβήρος ; *Verus,* Βηρος, etc.

La preuve qui, de toutes, nous semble la plus authentique est le verbe *baubari* employé par Lucrèce pour imiter le cri du chien ; et qui, sous peine de ne pas le reproduire, ne pouvait autrement sonner que : *vàouvari*.

3. V. — Cette consonne qui, dans les inscriptions, se

confond, par la forme, avec *u*, devait probablement résonner comme cette lettre. D'ailleurs elle jouait alternativement le rôle de voyelle ou de consonne.

Nous voyons les poètes prendre à volonté : *evolvisse* ou : *evoluïsse*.

Toutefois, dans un grand nombre de circonstances, le son devait plus se rapprocher de celui du *v* français que de *ou* ou du *w* anglais. Par exemple, si l'on eut prononcé *ouidere* pour *videre*, comment la diphthongue *oui* eut-elle été brève, contrairement à toutes les lois de la prosodie ?

Dans l'inscription de la colonne rostrale, déjà citée plusieurs fois, le nom du consul *Duilius* est écrit *Bilios*. Cette orthographe nous fait penser que la vraie prononciation était *Dvilious ;* ce *dv*, assez dur, a perdu la dentale *d*, dans les bouches populaires et est devenu *v*, écrit sous la forme du *b ;* ainsi *Bilios* se prononçait *Vilios*.

Le même phénomène apparaît dans *bis*, deux fois, que les Latins prononçaient *vis* pour *dvis* (forme que du reste on trouve dans Plaute, avec l'orthographe *duis*) ; ce qui montre la parenté avec *duo* prononcé ou : *dou ö* en deux syllabes brèves, ou *dvo* en une seule syllabe longue. Du reste en sanskrit le mot deux = *dvi*.

La même analogie exprime l'apparente irrégularité du mot *viginti*.

Tous les noms des dizaines, en latin, sont dérivés du nom des unités simples, accompagné de la terminaison *ginta* (ou *ginti* forme masculine) analogue au grec κοντα.

*tri-ginta, quadra-ginta, quinqua-ginta,* etc.

Pourquoi n'en serait-il pas de même du premier nom des dizaines ?

On a évidemment dit : *dui-ginti*, puis, par contraction, *dvi-ginti* d'où : *vi-ginti*.

On trouve de même en sanskrit : 20 = *dvinçati* = *vinçati*.

Les exemples de cette variation d'orthographe sont assez nombreux.

Dans Horace même, on trouve encore *duellum* [1] pour *bellum ;* qu'on peut expliquer ainsi :

*bellum* = *dvellum* = *duellum*

mots qui se prononçaient :

*vêllon, dvêllon, douêllon.*

d'où l'on voit aisément l'analogie de prononciation.

Varron présente *duini* pour *bini ; duigæ* pour *bigæ*.

La conclusion à tirer de tout cela, c'est que, dans les cas où nous prononçons *v*, les Latins aussi faisaient entendre le son du *v*.

4. M. — Point d'observation particulière ; excepté lorsque cette lettre termine une syllabe. (Voir plus haut, Ch. IV, n° 8).

SECTION V : *semi-voyelles.*

L, R. — Il peut sembler étrange à un Français que l'on considère ces deux lettres comme des voyelles. Cependant il suffit de se rappeler les *inc'oyables* du Directoire.

De plus, en anglais, dans la bouche des gens qui parlent bien, ces deux lettres s'articulent à peine et sont presque

---

[1] Græcia barbariæ lento collisa duello.

(Lib. I. Epist. II. Vers. 7.)

et alias : Epist. II, 1, 254 — Od. III. 14, 18 — Od. III. 5, 38 — Ep. II, 2, 98 — Od. IV, 15, 8.

des voyelles. Il en était de même dans l'antique Sanskrit. Il y existe un caractère spécial pour *r* et *l* voyelles, puis un autre pour *r* et *l* plus fortement articulés et devenus presque consonnes.

Il en était de même à Rome. En effet, on sait qu'une voyelle brève devenait longue quand elle était suivie de deux consonnes. Cependant, si la seconde est un *r* ou un *l*, les poètes ont la faculté de laisser brève ou d'allonger la voyelle.

Natum ante ora pătris pātremque obtruncat ad aras.
(VIRG. ÆN. LIB. II).

On trouve dans Horace la première syllabe de *lacryma* allongée une seule fois (1).

Cependant la lettre *r*, surtout dans les mots empruntés au grec, était fortement articulée, au commencement des mots où elle était surmontée de l'esprit rude ; et dans ce cas, les Latins la font suivre ordinairement d'un *h*. Il est à présumer que, chez les Grecs, dans les temps héroïques, la lettre *r* était plus fortement articulée que plus tard, lorsque, par les progrès de la civilisation, la langue eut usé une grande partie de ses aspérités. Jamais Homère ne se permet de laisser brève la syllabe que suit une consonne et un *r* ou un *l*.

Cette licence est au contraire fréquente dans Sophocle. Tandis que chez les Romains le contraire a lieu ; la syllabe reste toujours brève en prose, et si les poètes allongent, c'est seulement par licence.

La même observation peut s'appliquer à *m* et à *n* où, parfois les Latins, à l'imitation des poètes grecs de la période athénienne, abrégeaient rarement la voyelle précédente.

---

(1) . . . . . licet illi plurima manet
Lacryma,
EPIST. LIB. I. CARM. XVII VERS. 59-60.

Donatura *cycni*, si libeat, sonum.
(HOR. OD. LIB. IV, CARM. III, VERS. 20).

Le poète a abrégé *y* de *cycni* pour terminer le premier dactyle d'un vers asclépiade.

Ovide, dans ses Métamorphoses, abrège également *o* dans *Procne* et *y* dans *Polymnestor*.

SECTION VI : *j, s, x, z*.

Les quatre lettres qu'il nous reste à examiner ne pouvant rentrer dans la catégorie d'aucun organe spécial, il nous a paru nécessaire de les examiner séparément.

1. J. — Cette lettre, dans l'ancienne écriture, avait la forme de I, et, probablement, dans beaucoup de cas, se confondait avec cette voyelle. Ainsi *etiam* composé de *et* et de *jam* semble indiquer pour ce dernier mot la prononciation *ian*.

Bentley, dans sa préface de Térence, veut que cette lettre ait été prononcée comme le *y* des Anglais.

« Notum est eruditis consonantes I et U, apud Latinos, eodem fuisse sono et potestate quo hodie Y et W. »

Nous avons répondu plus haut à son opinion sur U.

Il veut que dans ce vers de Virgile :

. . . Sectaque intexunt abiete costas
(ÆN. LIB. II.)

où le poète fait un dactyle de *abiete*, mot ordinairement de quatre syllabes : *a-bi-e-te*, brèves toutes les quatre, on ait prononcé : *ab-ie-te*. Qui ne voit l'invraisemblance d'une semblable hypothèse. *Ab* fut demeuré bref, *ie*, diphthongue, fut devenu long.

L'adjonction de *i* à *b*, peut seule expliquer l'allongement de *a* et laisser *e* bref.

*abi-ete*

Mais peut-on prononcer *abi* en une seule syllabe ? Il fallait dire alors *aby* ou *abj ;* peut-être *dj,* comme les Italiens prononcent le *g ;* nous l'ignorons. Toutefois nous penchons pour le son du *j* français et nous adoptons l'orthographe usuelle de nos livres classiques : *abjete.*

On remarquera que *j* jouait certainement le rôle d'une lettre double, car jamais une brève suivie de *j* ne restait brève. Ainsi dans *rejicere* la première syllabe, naturellement brève, se confond avec le *j* et devient longue.

Cela s'explique bien dans la double hypothèse de *rei-icere* ou de *redj-icere ;* au reste il serait impossible, dans le verbe simple : *jacere, jacio* qu'on eût prononcé : *ia ;* car alors la diphthongue eût empêché la première syllabe d'être brève.

Tout ce qui précède démontre, avec la dernière évidence, que I ou J était, dans beaucoup de cas, une véritable consonne ; et le son était alors ou *j* français ou *dj* italien.

2. S. — Cette lettre ne nous semble pas offrir de difficultés. Le mot imitatif : *susurrus,* le mot *sibilare* indiquent un son semblable au *se* français.

Au reste il remplace, dans les mots latins, le ς des Grecs, qui lui-même se transforme en *s* dans les transcriptions sémitiques.

Rien ne nous induit à penser qu'il ait pu sonner *z* entre deux voyelles, comme chez nous.

3. X. — Cette lettre a certainement pu, comme l'indiquent de nombreux exemples, représenter le ξ grec, et se prononcer *ks* ou *gs.* Une foule de noms propres l'attestent.

*Xanthus* de Ξάνθος.
*Xerxes* de Ξέρξης, etc.

D'ailleurs le nominatif d'un grand nombre de mots de la

troisième déclinaison indique que *x* remplace tantôt *cs*, tantôt *gs*.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Gén. | *facis* | Nom. | *facs* = *fax*. |
| Gén. | *regis* | Nom. | *regs* = *rex*, etc. |

Cependant, dans l'ancienne orthographe, et sa forme l'atteste, il a dû correspondre au X des Grecs, et prendre le son guttural de la *jota* espagnole, que l'on trouve écrite en cette langue sous la forme de *x* avant la réforme orthographique.

| | | |
|---|---|---|
| *Exército* | pour | *Ejército*. |
| *Xeres* | pour | *Jeres*. |
| *Mexico* | pour | *Mejico*, etc. |

Ce qui tend à le prouver ce sont les curieuses étymologies que donne Cicéron, dans son *De Oratore*.

*Mâla*, mâchoire, vient, selon cet auteur, de *maxilla*, qui se prononçait d'abord : *makhilla* avec une aspiration très dure, puis, par adoucissement, *mahilla*, et enfin, par contraction et perte de toute aspiration : *mâla*.

De même *âla*, aisselle, vient de *axilla*, diminutif de *axis*.

*Axilla* = *akhilla* = *ahilla* = *ailla* = *âla*.

Le son de cette lettre, du reste, n'était point plus fixe qu'en français: il est certain que, parfois, elle représentait deux *s*.

Nous avons déjà vu, plus haut, *coaxare* pour imiter le *coassement* de la grenouille. Le grec lui-même, chez Aristophane, écrit : κοάξ qu'on a dû évidemment prononcer *coass*, puisqu'il s'agit d'une scène de comédie où l'on imite le cri de ces animaux ; et il est certain que les grenouilles, depuis Aristophane, n'ont pas modifié leur langue.

Nous voyons, dans les auteurs anciens, *Ulyxes* pour *Ulysses* du grec : Ὀδυσσεύς. *Mixtus* pour *mistus* de *miscere*.

Dans les inscriptions de la basse latinité, *vixit* est écrit *bissit;* ce qui fournit une nouvelle preuve à l'appui de la prononciation semblable du *v* et du *b*.

Les Arabes, empruntant le mot *calx* aux Latins, l'écrivent *kels*.

Chez nous on prononce *Brusselles* bien qu'on écrive *Bruxelles; Ausserre,* bien qu'on écrive *Auxerre*, etc.

La conclusion est que *x* avait trois prononciations distinctes:

*Kh* dans les temps anciens;
*Ks, gs, ss* pendant toute la durée de la langue latine.

4. Z. — La dernière lettre *z* était double; car, devant elle, toute voyelle brève devenait longue; on cite, comme exception, le

. . . . *Nemorosa Zacynthos*

de Virgile, et on l'attribue à une licence indispensable pour introduire dans un hexamètre le mot *Zacynthos*, composé d'une brève et d'un trochée.

Il correspondait au *dzêta* des Grecs; équivalent à δσ ou au σδ des Doriens, chez lesquels συρίζω devient συρίσδω. La prononciation du δ était, comme on sait, celle du *th* doux des Anglais dans l'article *the*. Il est donc aisé d'expliquer la confusion de l'ordre des deux sifflantes faite par les Doriens. Les Latins qui n'avaient pas cette prononciation spéciale devaient prononcer *dz*, comme nous le faisons en lisant le grec. Du reste le *d* de ce *dz* devait être faiblement articulé; car on voit, chez Lactance, le mot *diabolus* remplacé par *Zabolus*, à l'imitation du dialecte éolien qui dit : ζαβάλλω pour διαβάλλω.

## CHAPITRE VII.

### CONCLUSION.

Les études précédentes nous portent à conclure que, dans

un certain nombre de cas, nous avons pu restituer, avec quelque certitude, la prononciation exacte des lettres latines. Il ne faudrait pas croire, malgré tout cela, que nous puissions arriver à reproduire cette prononciation avec exactitude.

Outre le son propre aux lettres, il fallait faire entendre les brèves et les longues, dans leurs différents degrés et l'accent tonique. Nous savons que le peuple romain avait l'oreille tellement sensible que, à l'époque de Scipion l'Africain, il hua un acteur qui avait fait une légére faute de quantité. Le grec n'était pas moins sensible à l'accentuation.

On connaît l'anecdote relative à Théophraste. Il habitait Athènes depuis trente ans, parlait et écrivait admirablement bien le dialecte attique. Cependant une marchande de légumes le traite d'étranger. Il s'étonne et s'offense ; il lui demande la raison de cette épithète : elle lui répond qu'il a été trahi par un accent mal placé.

Ajoutez à tout cela le timbre spécial de voix particulier, non seulement à une nation, mais à chaque classe de la nation et à chaque individu, selon son éducation et son intelligence ; et vous aurez un des éléments les plus animés du langage, qui descend dans la tombe avec lui et qu'aucun signe écrit ne peut représenter.

Comme résumé des précédentes études, nous allons terminer en donnant le tableau des prononciations des consonnes latines.

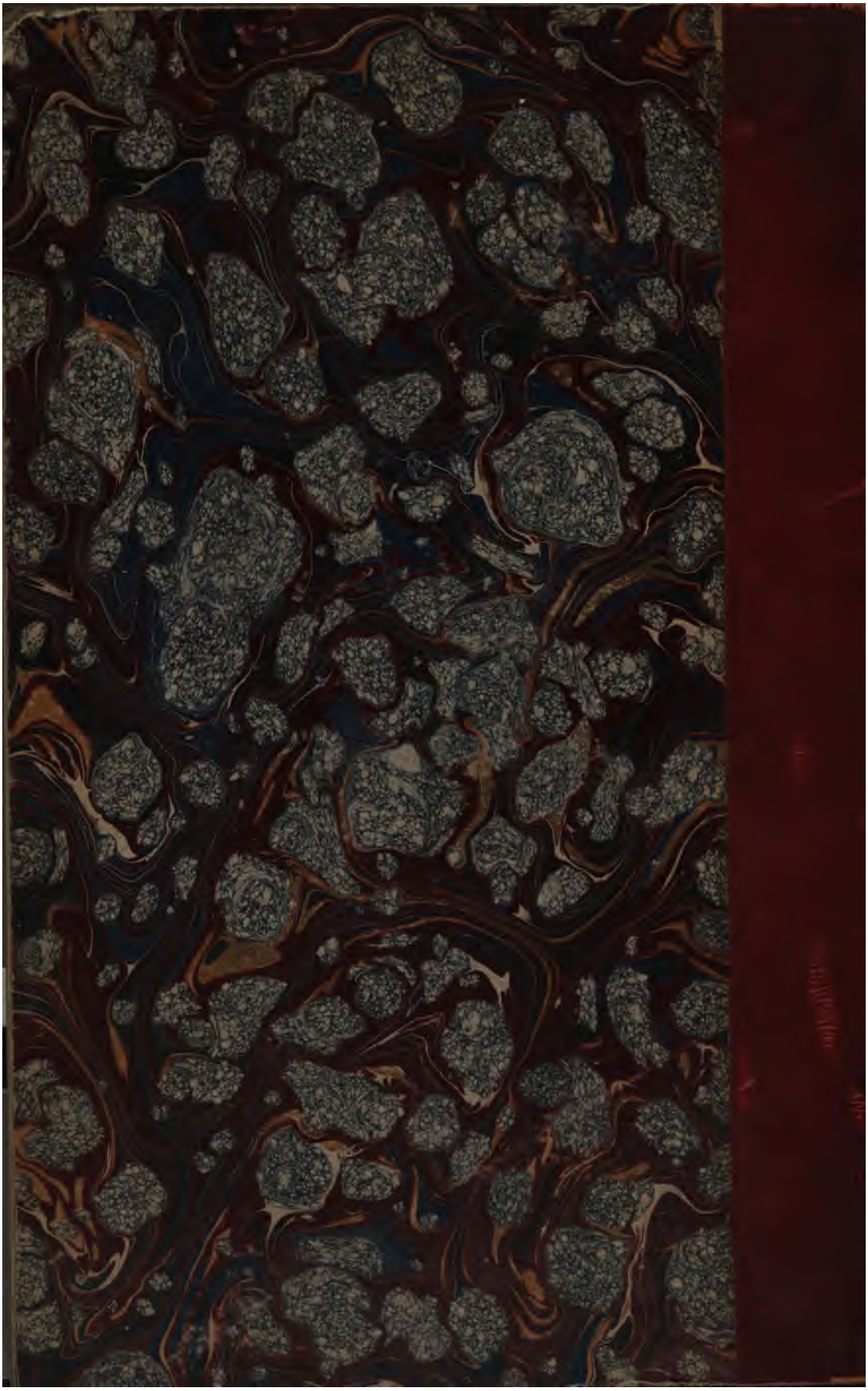
TABLEAU DE LA PRONONCIATION DES CONSONNES LATINES.

| Lettres latines. | Prononciation. | |
|---|---|---|
| 1. C | *k* devant *a*, *o*, *u*, *æ*, *œ*..... | certain. |
| | *s* devant *i*, *o*, peut-être *ch*..... | ? |
| 2. Q U | comme en français, *k* ..... | certain. |
| 3. C H | comme le *ch* allemand..... | id. |
| 4. H | comme en anglais..... | id. |
| 5. G | comme en français devant *a*, *o*, *u*, *æ*, *œ* | id. |
| | devant *e*, *i* peut-être *g* français.... | probable |

| | | | |
|---|---|---|---|
| 6. | GU | comme en français dans *guide*, *guérir* | probable |
| 7. | T. | comme en français | certain |
| | | devant *ia*, *ié*, *etc*, *s* | très probable |
| | | précédé de *s* comme en français : *question* | id. |
| 8. | TH | comme le *th* dur de Anglais | certain |
| 9. | P | comme en français | id. |
| 10. | PH | id. | id. |
| 11. | F | id. | id. |
| 12. | B | comme *v* français | id. |
| 13. | V | parfois *ou*, plus souvent comme en français | id. |
| 14. | M initial | comme en français | id. |
| 15. | L,R | comme en anglais | id. |
| 16. | J | peut-être *y* français | |
| | | peut-être *j*, | |
| | | peut-être *dj* | ? |
| 17. | S | comme en français | certain |
| 18. | X | tantôt *kh* | id. |
| | | plus souvent *ks*, *gs* | id. |
| | | et enfin *ss* | id. |
| 19. | Z | comme *dz* | assez probable |

Havre — Imp. Lepelletier, pl. Louis-Philippe, 12.

# TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

CHAP. I. — Prolégomènes ..... 3
CHAP. II. — De l'accent tonique en latin ..... 6
CHAP. III. — Des lettres latines en général ..... 12
CHAP. IV. — Des voyelles ..... 15
1. A ..... 15
2. E ..... 16
3. I ..... 18
4. O ..... 18
5. Y, U ..... 19
6. Æ, Œ ..... 20
7. AU, EU ..... 22
8 AM, EM, IM, UM ..... 23
TABLEAU de la prononciation des voyelles latines ..... 25
CHAP. V. — Des consonnes ..... 25
CHAP. VI. — De l'articulation des consonnes en latin ..... 29
SECT. I. — Gutturales : *c, qu, ch, h, g* ..... 30
1. C ..... 30
2. QU ..... 32
3. CH, H ..... 33
4. G ..... 34
SECT. II. — Palatales, Cérébrales ..... 36
SECT III. — Dentales : *t, d, n, th* ..... 36
SECT. IV. — Labiales : *p, ph, f, b, v, m* ..... 36
1. P, PH, F ..... 36
2. B ..... 37
3. V ..... 37
4. M ..... 39
SECT. V. — Semi-voyelles ..... 39
L, R ..... 39
SECT. VI. — *j, s, x, z* ..... 41
1. J ..... 41
2. S ..... 42
3. X ..... 42
4. Z ..... 44
CHAP. VII. — Conclusion ..... 44
TABLEAU de la prononciation des consonnes latines ..... 45